Josef RATZINGER, Peuple et maison de Dieu dans l'ecclésiologie de saint Augustin

Traduit de l'allemand par Éric Iborra, Paris, Artège Lethielleux, 2017, 453 p.

Alain Rauwel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45137>
DOI : 10.4000/assr.45137
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018
Pagination : 352-354
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Alain Rauwel, « Josef RATZINGER, Peuple et maison de Dieu dans l'ecclésiologie de saint Augustin », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 13 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45137> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45137>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Josef RATZINGER, Peuple et maison de Dieu dans l'ecclésiologie de saint Augustin

Traduit de l'allemand par Éric Iborra, Paris, Artège Lethielleux, 2017, 453 p.

Alain Rauwel

RÉFÉRENCE

Josef RATZINGER, *Peuple et maison de Dieu dans l'ecclésiologie de saint Augustin*. Traduit de l'allemand par Éric Iborra, Paris, Artège Lethielleux, 2017, 453 p.

- 1 Lorsqu'un intellectuel de très haute volée accède à des fonctions souveraines dans une institution importante, à l'heure du bilan la mise en rapport des écrits et des actions s'impose. Encore faut-il disposer des écrits ! S'agissant de Josef Ratzinger, évêque de Rome sous le nom de Benoît XVI de 2005 à 2013, la traduction quelque peu erratique de ses œuvres avait laissé jusqu'à ce jour les lecteurs francophones dans l'ignorance d'un travail à tous points de vue séminal : sa thèse de doctorat, soutenue en 1951, sur *Peuple et maison de Dieu dans l'ecclésiologie de saint Augustin*. La vénérable maison Lethielleux, associée à Artège, donne enfin cet ouvrage, dans une traduction fluide d'Éric Iborra. Tant en histoire de la théologie qu'en histoire de la patristique et en histoire de l'Église romaine, cette publication est un événement. On regrettera seulement qu'un fâcheux accident éditorial prive le volume de quelques pages importantes : si l'on peut lire les avant-propos de 1954 et de 1992, ce dernier capital pour l'autobiographie intellectuelle de J. Ratzinger, les pages annoncées comme contenant la traduction de celui de 2011, écrit pour le premier tome des *Œuvres complètes*, sont absentes, alors même que le retour régulier à un texte de jeunesse prouve son importance dans l'esprit du pape-théologien.

- 2 Qu'on ne s'attende pas pour autant à un livre coruscant : cela n'a jamais été la manière de Ratzinger, et cela pouvait encore moins l'être dans l'exercice académique de la *Dissertation* à l'allemande, où la dimension érudite est déterminante – d'autant plus que le thème choisi amenait à croiser des questions très disputées de longue date dans le monde savant, en premier lieu l'interprétation de *La Cité de Dieu*. De ce point de vue, *Peuple et maison de Dieu* porte son âge : rédigé dans l'immédiat après-guerre, dans une Allemagne en reconstruction, il a été préparé avec ce qui était disponible pour l'auteur, qui reconnaît très honnêtement, à de nombreuses reprises, que telle ou telle étude, même germanophone (Troeltsch), lui est restée inaccessible. À l'inverse, les savants avec lesquels il dialogue nous semblent parfois relever d'un état presque antédiluvien de la science patristique, à l'exemple de Battifol et de son *Catholicisme de saint Augustin* (1920) – qui n'a pourtant que dix ans de plus que la thèse de Bonhoeffer sur *Communio sanctorum*, elle aussi utilisée. Les grands noms de la théologie protestante, Sohm, Kamlah, Barth, sont bien présents, dans une perspective qui n'est que semi-irénique (ils sont comparés chemin faisant aux donatistes du v^e siècle !). Lisant le *Christentum und Geschichtlichkeit* de Kamlah, un de ses principaux interlocuteurs, dans la seconde édition, Ratzinger ignore la coloration profondément *Blut und Boden* du texte originel. Quant à la statue du commandeur que représentait encore Harnack, elle est traitée sans respect excessif ; sa lecture du *De civitate Dei* est discutée sans complaisance. Une netteté dans l'exposé, une fermeté de la pensée saisissent alors, si l'on se souvient que l'auteur n'a que vingt-cinq ans. À quarante ans de distance, dans sa préface à la réédition allemande de 1992, Ratzinger se montre conscient de l'importance de son travail universitaire : « J'avais bel et bien corrigé l'ecclésiologie de l'entre-deux-guerres », écrit-il sans sourciller.
- 3 Ceux qui espèrent un compendium d'appréciations doctrinales seront toutefois désarçonnés. J. Ratzinger se veut avant tout historien de la pensée augustinienne. Or, en ecclésiologie, cette pensée a considérablement évolué entre la conversion et l'épiscopat et, comme pour presque tous les aspects de la théologie de l'évêque d'Hippone, elle a acquis sa consistance bien plus au fil des controverses doctrinales auxquelles il a été mêlé et qui l'ont forcé à préciser ses formulations que par un approfondissement libre et serein. La thèse est donc construite par strates chronologiques, comme le sujet l'imposait : le jeune baptisé, l'évêque en lutte contre les donatistes, le docteur en lutte contre le paganisme après 410. Le tout est éclairé par cent pages sur l'héritage reçu par Augustin, « L'idée d'Église dans la tradition africaine », qui s'organisent en trois précieuses monographies sur Tertullien, Cyprien de Carthage et Optat de Milève, grâce auxquelles le livre de Ratzinger pourrait presque s'intituler *L'ecclésiologie africaine antique*. Lorsque les enjeux l'exigent, l'enquête se déploie en lexicographie historique du meilleur aloi ; le vocabulaire est soigneusement remis en contexte, sont examinés non seulement les mots eux-mêmes mais aussi les co-occurrences, des nuances comme les sens très différents affectés au singulier *populus* et au pluriel *populi* sont prises en compte. L'exposé est ainsi efficacement démonstratif, s'il n'est pas toujours léger (les « nous verrons plus loin » pullulent !).
- 4 On sait que l'idée de la recherche avait été suggérée à l'étudiant en théologie par son professeur, Gottlieb Söhngen, qui désirait documenter par un dossier textuel les propositions du dominicain Mannes Koster dont l'ouvrage *Ecclésiologie im Werden*, publié en 1940, avait marqué par sa mise en avant de la notion de « peuple de Dieu » pour définir l'Église, en réaction à la « mode » théologique des années Pie XII, toute tournée

vers l'ecclésiologie du corps mystique. Le résultat ne fut pas tout à fait celui que l'on attendait. Dès ce premier écrit, J. Ratzinger se montre en effet mesuré sur la pertinence d'une centralité du *populus*. Il insiste notamment sur la détermination sacramentelle et nullement ethnique du *populus* augustinien, ouvrant déjà la voie à une « ecclésiologie eucharistique » destinée à être puissamment réinvestie après Vatican II, comme contre-feu au « démocratisme » conciliaire réel ou supposé (cf. la fameuse intervention au synode de 1985). Dans la formule brillante de la conclusion, « l'Église est le peuple de Dieu existant comme corps du Christ », le second terme, bien plus que vers une « motion unitaire », oriente vers une correction sévère de la proposition de Koster, si exploitée dans les années suivantes. Faut-il penser, comme le suggère Pierre Baudry (*Transversalités*, 142-2017), que c'est le lourd héritage du nazisme qui avait dès ce moment inspiré au jeune théologien une méfiance envers toutes les théories du *Volk*, fussent-elles spiritualisées ?

- 5 D'autres constantes de la réflexion ratzingerienne sont repérables. Plusieurs décennies avant la fameuse querelle avec Kasper, la dialectique entre « communauté particulière » et Église universelle traverse l'ouvrage. Surtout, la dimension liturgique de l'ecclésialité est mise en valeur, par le recours aux sacramentaires et *ordines* comme sources à côté des traités doctrinaux et exégétiques. La question de la visibilité de l'Église est ainsi soulevée, autour du rapport d'« expression et forme représentative » entre la basilique de pierre et le corps du Christ bâti par les fidèles assemblés et de la double *dedicatio*, qui est dédicace au sens classique pour le bâtiment et don de soi, oblation pour le fidèle. Pour Ratzinger, en réaction avouée contre l'anti-juridisme de beaucoup de ses pairs, l'Église est en effet structurée selon un axe « juridico-sacramentel » qui fait que le peuple, en christianisme, ne prend pas sens comme communauté politique mais d'abord et toujours comme « communauté sacramentelle ». Ainsi doit être lue, selon lui, la célèbre antithèse entre cité terrestre et cité de Dieu. La *civitas Dei* est indiscutablement communauté dans la *caritas*, mais ne se comprend pas de façon « mystique », bien plutôt dans et par l'exercice public de l'activité culturelle, comme l'avait fortement souligné Erik Peterson. Lorsqu'on mesure la place de toutes ces questions dans la réflexion historique sur les racines antiques et médiévales du « faire société », on sent à quel point *Peuple et maison de Dieu* devrait jouer, dans les prochaines années, un rôle de carrière de matériaux pour beaucoup de chercheurs en sciences sociales du religieux.
- 6 Fondamentalement, on ne peut éviter de se demander ce que la thèse de 1951 révèle de l'augustinisme foncier de Ratzinger. Même si le mot est à géométries très variables et exige bien des précisions, telle est en effet la singularité de l'œuvre théologique et pastorale de Benoît XVI : un profond sens de Dieu vécu sur le mode de l'inquiétude anthropologico-eschatologique. Tout jeune chercheur, J. Ratzinger construit ici son image de cette Église qu'il allait servir et diriger. La voyant avec les yeux de l'évêque d'Hippone, ne l'installe-t-il pas d'emblée entre mystère et forteresse, entre objet d'admiration et impératif de défense ? Quant à la tradition interprétative, elle oscille trop souvent à ses yeux entre deux pôles aussi dépourvus de pertinence historique que de légitimité théologique : idéalisme d'un côté, empirisme (politique) de l'autre. Le seul chemin sûr, à égale distance de ces voies sans issue, est pour lui une exégèse du mystère. On sent combien les ambiguïtés qui traversent de part en part un long destin intellectuel et institutionnel trouvent sans doute des racines plus profondes qu'il n'y

paraît dans l'enquête érudite présentée à l'université de Munich il y a presque soixante-dix ans.